

Agnès FINE, Nicolas ADELL (éds), 2012, *Histoire et anthropologie de la parenté. Autour de Paul Lacombe (1834-1919)*, Paris, Éditions du CTHS, « Orientations et méthodes », n° 20, 401 p.

Jérôme Lamy

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ress/2463>

DOI : [10.4000/ress.2463](https://doi.org/10.4000/ress.2463)

ISSN : 1663-4446

**Éditeur**

Librairie Droz

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 262-264

ISBN : 978-2-600-01749-7

ISSN : 0048-8046

**Référence électronique**

Jérôme Lamy, « Agnès FINE, Nicolas ADELL (éds), 2012, *Histoire et anthropologie de la parenté. Autour de Paul Lacombe (1834-1919)*, Paris, Éditions du CTHS, « Orientations et méthodes », n° 20, 401 p. », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 51-1 | 2013, mis en ligne le 10 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/2463> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.2463>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Librairie Droz

---

Agnès FINE, Nicolas ADELL (éds),  
2012, *Histoire et anthropologie de la  
parenté. Autour de Paul Lacombe  
(1834-1919)*, Paris, Éditions du CTHS,  
« Orientations et méthodes », n° 20,  
401 p.

Jérôme Lamy

---

- 1 L'œuvre de Paul Lacombe est un défi aux sciences sociales. Savant interstitiel et historien inclassable, polygraphe visionnaire et archiviste érudit, anthropologue oublié et historien mal lu, l'oxymore sied à ce travail d'historien, de philosophe, d'anthropologue et de psychologue entrepris dans la deuxième moitié d'un XIX<sup>e</sup> siècle trop exigü pour une pensée s'échappant en provignements étonnants. Agnès Fine et Nicolas Adell rassemblent dans leur ouvrage une série de contributions qui font suite au colloque *Aux origines de l'anthropologie française : Paul Lacombe (1834-1919)*, tenu à Lauzerte en 2009. Ils invitent, en introduction, à saisir la radicale singularité d'un parcours savant qu'un seul adjectif ne suffit pas à qualifier. En questionnant davantage qu'un « héritage discret » d'une production éclectique, Agnès Fine et Nicolas Adell cherchent à restituer « les mondes de Paul Lacombe », les enchevêtrements de ces cercles de sociabilité et de ses aires professionnelles, les intersections de ses goûts intellectuels et des champs scientifiques en cours de cristallisation. Deux axes organisent l'ouvrage en une série de questionnements qui s'interpellent et se répondent : d'une part une réflexion historique sur le contenu des propositions de Lacombe et leur enracinement dans les débats de son temps, d'autre part une réflexion contemporaine sur l'actualité de l'historien. Guy Astoul dresse un portrait composite de Paul Lacombe. Reçu premier à l'École des Chartes, ses positions politiques républicaines l'obligent, sous le second Empire, à trouver dans le journalisme et l'agriculture des moyens de subsistance très divers. Anticlérical radical, proche de Gambetta, il parvient

à intégrer l'administration des archives et des bibliothèques sous la III<sup>e</sup> République. Critique acharné de la guerre, il formule, à la fin de sa vie, un projet de Paix Universelle. Cette biographie pointilliste s'offre en chronologie blanche, car la vie de Lacombe dépasse le simple parcours d'un homme aux prises avec les points politiques saillants de son siècle. C'est la figure du contrepoint (davantage que celle de l'avant-garde) qui s'impose à la lecture de l'ouvrage d'Agnès Fine et de Nicolas Adell. Dans un chapitre très dense, Didier Foucault rappelle l'engagement libre-penseur de Lacombe et ses assises philosophiques. L'ancrage Comtien est puissant mais les liens se distendent pour rejeter les « oripeaux religieux » dont l'auteur du *Cours de philosophie positive* a nimbé son œuvre. L'utilitarisme anglais est une autre source de Lacombe, la philosophie allemande restant, en revanche, territoire intellectuel négligé. C'est dans *La Pensée Nouvelle* que Lacombe défend une pratique matérialiste du monde et une libre-pensée radicale. Son goût d'absolu dans le domaine de la liberté lui fait mettre en garde ses amis républicains contre les tentations d'exceptionnalité. Florence Rochefort revient en détail sur le féminisme de Lacombe et le contexte dans lequel il s'exprime. Dessinant une cartographie impressionniste du mouvement de défense des femmes au XIX<sup>e</sup> siècle, elle relie Lacombe à Julie Daubié, Marie d'Agoult et André Léo. La nuance s'impose dans cette géographie militante puisque, par exemple, Lacombe n'a pas l'idéal critique de Jenny d'Hericourt. Son souci principal est de permettre une égalité des enfants légitimes et naturels, ce qui le conduit à questionner la paternité. Dans *Le Mariage Libre*, paru en 1867 et teinté d'un anticléricalisme grinçant, Lacombe prône un simple contrat, une association amoureuse en lieu et place de l'institution mariale. Mais il se heurte aux fondements d'une théorie féministe qui, en plein XIX<sup>e</sup> siècle, peine à penser une sexualité libre et égalitaire. Martine Segalen envisage *Le Mariage Libre* dans le contexte d'une dramaturgie qui, de Feydeau à Courteline, dresse, en creux, un réquisitoire terrible du mariage bourgeois, de ses hypocrisies et des luttes mortifères qu'il renferme. Le jeu d'écho entre le théâtre des claquements de porte et le travail féministe de Lacombe est ici étonnant : sourdent dans les pièces ce que l'historien décrit finement dans ses livres, une soumission des femmes au machisme et une inconséquence paternelle tragique. Agnès Fine entreprend de situer les propositions de Lacombe dans l'entre-deux d'une militance féministe et d'un travail d'anthropologue. Elle prend appui sur deux textes, *L'Évolution du mariage*, édité en 1889 et les études sur le génésique parue en 1911 dans la *Revue de Synthèse Historique*. *L'Évolution du mariage* est une analyse des mœurs sexuelles et familiales. La toile de fonds théorique est surtout empeignée des travaux de Letourneau et de Giraud-Teulon. Mais Lacombe défend un modèle évolutionniste original dans lequel des formes différentes de mariage coexistent : le déplacement s'opère progressivement de la polyandrie à la monoandrie ce qui ne constitue pas un progrès pour la condition des femmes. L'article de 1911 est une critique d'un texte ancien de Durkheim qui faisaient le lien entre exogamie et totémisme. Lacombe place son analyse sur le plan politique (et non religieux) et défend l'idée que la fragmentation clanique, dissipatrice d'énergie, est à l'origine des alliances pacificatrices. Le profil savant de Lacombe se précise tout au long de l'ouvrage, même si le feuilleté des expériences qu'il déploie et des champs qu'il traverse rend plus difficile encore sa saisie par l'analyse. Danielle Rives note très justement que sa marginalité universitaire, son souci d'interdisciplinarité, son écriture érudite, son attention à la psychologie ont déconcerté les historiographies. Nicolas Adell entrevoit des jonctions entre l'œuvre de Lacombe et ce qu'on appelle, depuis les fulgurances de la Nouvelle Histoire, l'anthropologie historique. Le « ralentissement de l'histoire » auquel procède

Lacombe lui permet de se dégager des grands hommes et des hauts faits. En critique éclairé du raisonnement inductif, celui-là même que pratiquait Fustel de Coulanges, l'historien-anthropologue se prête au jeu des hypothèses précisément énoncées. La recherche des similitudes, des principes d'ordonnancement, l'importance – mais non la domination – du substrat économique, les articulations politiques des phénomènes sociaux, la quête d'une unité de l'humanité – située pour lui dans les besoins – définissent une anthropologie historique résonnant familièrement avec celle que nous connaissons. En cherchant les mondes dont les individus sont porteurs, le travail de Lacombe prend place entre la micro-histoire de Carlo Ginzburg et l'histoire des sensibilités d'Alain Corbin.

- 2 En conclusion de la première partie, Nicolas Adell et Sylvie Sagnes entreprennent une « anthropologie de l'oubli » pour comprendre comment Lacombe a disparu de l'historiographie. Sa position interdisciplinaire, ses engagements politiques et son statut social fluctuant expliquent en parti son ensevelissement intellectuel. Surtout, la notice biographique qu'Henri Berr rédige en 1920 construit un historien sans envergure et participe ainsi d'un oubli intellectuel collectif.
- 3 La deuxième partie de l'ouvrage, plus courte, envisage les échos actuels de l'œuvre lacombienne. Agnès Martial compare l'utopie paternelle de Lacombe à sa réalité contemporaine et pointe des similitudes frappantes : le renouvellement du cadre juridique et moral des relations conjugales et l'égalité en droit des enfants légitimes et naturels. Elle signale également les points aveugles d'une œuvre qui pour être visionnaire ne pouvait envisager les conséquences du démariage et l'asymétrie des rôles parentaux. Bernard Vernier fixe l'œuvre anthropologique de Lacombe dans sa puissance subversive : en faisant intervenir des facteurs économiques et culturels, l'historien du XIX<sup>e</sup> siècle envisageait le mariage comme un champ de forces symboliques et sociales, politiques et passionnelles.
- 4 En conclusion de l'ouvrage, Nicolas Adell et Sylvie Sagnes interrogent l'irréductibilité de Lacombe aux catégories d'analyse traditionnelles. Il est certes un polygraphe en marge de la science, mais il ne fait pas œuvre de vulgarisateur. Sa dispersion n'est pas une manière de pallier une absence de légitimité institutionnelle, elle témoigne simplement de son refus des bornages épistémique *a priori*.
- 5 Ce livre pluriel sied parfaitement à un savant du multiple, inclassable et pourtant très actuel. La diversité des approches, la profusion des angles de vue rendent compte d'un parcours complexe, d'un rapport distancié aux formes de légitimation des savoirs et, dans le même temps, d'une rigueur scientifique reconnue. En restituant la richesse de sa pensée, la densité de son parcours militant et l'originalité de son positionnement politique les auteurs livrent un portrait foisonnant de Lacombe, à la fois dans la familiarité que nous inspire son anthropologie historique attentive aux structures comme aux hommes, et l'étrangeté d'un parcours pris dans les rets d'une époque où l'autonomie disciplinaire rejette en ses marges ceux qui ne veulent pas s'y laisser prendre.

---

## AUTEURS

**JÉRÔME LAMY**

Université de Toulouse – SMS